

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio typographies.fr

BIEN-AIMÉE

*

De la même autrice chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

La Flamme et le papillon

AURÉLIE TRAMIER

BIEN-AIMÉE

Volume 1



© Hachette Livre, 2024.
© À vue d'œil, 2024,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0729-9

ISSN : 1968-5084

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

À mes fils.

*Aux enfants du camp des Milles,
à ceux qui sont partis et à ceux
qui ont grandi.*

La musique joue un rôle essentiel dans
ce roman. Retrouvez la playlist sur
mon site internet
<https://aurelie-tramier.fr/>.

Chaque jour, Maman se tient près de moi, et je sais que ce que j'ai pu accomplir dans ma vie l'a été grâce à elle.

Simone Veil, *Une vie*

1

Les Milles, mai 1940

Hans avait oublié cette poussière : elle envahissait tout, s'infiltrait partout, recouvrait le café brûlant du matin avant la première gorgée, et enveloppait la cour et les dortoirs de son linceul terreux. Au camp des Milles, la poussière était une seconde peau, elle s'insinuait dans le moindre pore, elle se faufilait comme un serpent dans le nez de qui respirait, dans les yeux de qui dormait, dans les dents de qui souriait, dans l'urine de qui pissait. Il dut s'appuyer contre un mur pour ne pas vomir. Comment avait-il pu imaginer qu'on ne l'enfermerait pas une nouvelle fois dans cet enfer ? Parce qu'il était un apatride ? Un gentil Allemand ?

Une célébrité ? Parce que l'administration française, engluée dans une guerre sans guerre aussi ridicule que désespérée, prendrait le temps de distinguer le bon Fritz qu'il fallait protéger du vilain nazi ? *Was für ein Idiot!*¹ Un Boche reste un Boche même s'il parle parfaitement français... L'avait-il oublié à force de se blottir dans une illusion de sécurité, là-bas dans sa prison dorée ? Depuis tant d'années, ils se terraient dans leur exil forcé, lui et ses compatriotes qui avaient été mis à la porte à coups de pied aux fesses et déchus de leur nationalité pour avoir les premiers dénoncé le grand méchant loup. Dès 1933, l'écrivain Thomas Mann s'était installé à Sanary, toute petite ville de quelques milliers d'habitants, joyeusement colorée, agrippée à un bord de mer turquoise. C'était là qu'il avait

1. Mais quel idiot !

fallu fuir. Bertolt Brecht, Alma Mahler, son époux Franz Werfel, Stefan Zweig, ils avaient été des dizaines, des centaines, à aller, venir, transiter ou rester. Hans s'y était retrouvé un beau matin de 1934, un peu étonné d'être arrivé si loin et de respirer un air non vicié par les relents nazis. Avec ceux qui avaient planté leurs nouvelles racines dans la terre varoise, ils se retrouvaient au café de la Marine pour noyer leur mélancolie dans un verre prometteur et raviver l'espoir d'un avenir meilleur.

Piteux, Hans regarda autour de lui. Parlons-en, de cette troupe brillante d'intellectuels et d'artistes ! Ils étaient là, traînant leurs effets emballés à la hâte. Leur vie recroquevillée dans trente kilos de bagages, mais pour combien de temps ? Là, un original s'agitait dans un costume trois-pièces blanc, chapeau assorti, un

petit chien en laisse. À grand renfort de gestes grand-guignolesques, il tentait de convaincre des garde-chiourmes de lui laisser l'animal. Hans ne put s'empêcher de soupirer : quel avenir pour cette tenue immaculée ? Ici, un vieil homme clopinait, remorquant une lourde malle de toute la force de ses maigres bras. Il avait manifestement dépassé la limite des cinquante-cinq ans, fixée par le gouvernement, mais personne ne semblait s'en soucier. Tous avaient été internés en 1939, dès les premiers clairons de la guerre, dans la précipitation générale, *vite, vite, il faut enfermer les Boches, que des espions, et puis, bon Dieu, on va pas s'gêner non plus, z'avaient qu'à pas boussiller nos gosses en 14*. Certains étaient parvenus à se faire libérer sur autorisation exceptionnelle : certains avaient des relations haut placées, une épouse et des enfants français, un fils sous l'uniforme,

le bon bien sûr, et puis on les connaissait, c'étaient pas des mauvais bougres, ces Fritz. Et voilà qu'on les enfermait de nouveau, car la guerre tournait mal et on se méfiait d'eux. Un Boche restait un Boche, il fallait se fourrer ça dans le crâne une bonne fois. Ceux-là, qui arrivaient tout frais, on les reconnaissait facilement à leur mine rose et à leur tenue soignée. Puis il y avait les autres, les crasseux, ceux qui n'avaient pas été relâchés en septembre et qui croupissaient là depuis des mois, répugnants, puants, couverts de poussière orange, des hommes couleur tuile. Eux n'avaient pas eu la chance d'être libérés sous condition, n'étant ni romancier réputé, ni peintre éblouissant, ni musicien de renom. Non. Juste des exilés. Ceux-là, ils étaient restés derrière les barbelés, ici puis à Lambesc, dans un camp moins grand, car avec toutes les libérations, ils

étaient de moins en moins nombreux. Et voilà qu'eux aussi on les ramenait aux Milles, déplacés au gré du mistral et de l'irrationnel. Et on enfermait aussi les Autrichiens et les Tchèques au passage, c'est-à-dire tous les ressortissants d'une puissance ennemie... Avec ces gens-là, *faut s'méfier, tous les mêmes !*

Oui, en 1939, Hans s'en était bien tiré. Combien de temps était-il resté au camp ? Des amis de l'orchestre avaient joué de leurs relations et de leur instrument lors de soirées officielles pour le faire libérer. *Enfin, voyons, messieurs, un peu de bon sens, on n'enferme pas Hans Weber, le plus grand hautboïste d'Europe et certainement du monde ! Comment, il est allemand ? Mais pas du tout, il a été déchu de sa nationalité pour avoir refusé de jouer le Horst-Wessel-Lied au début d'un concert en*

présence de Hitler, mais oui, vous savez bien, l'hymne nazi. Vous n'avez rien à craindre de lui, il n'est pas juif, il est comme vous et moi. Regardez donc un peu ces mains, vous voulez vraiment les briser en lui faisant porter des briques toute la sainte journée ?

On l'avait libéré. On n'allait pas décemment enfermer comme un chien galeux celui que tout le monde surnommait le Maestro, comme si son hautbois pouvait remplacer un orchestre entier. Quelques années plus tôt, la France l'avait accueilli en prince, et avait célébré son audace d'avoir rejeté en bloc le nazisme, le fascisme, l'antisémitisme, ces mots en *-isme* qui, par les temps qui couraient, sonnaient comme un danger.

En 1939, une fois le camp évanoui derrière lui dans la poussière de son taxi, pourquoi n'avait-il pas fui la France